

FRÉDÉRIC JACQUET

LES INFINIES BÉANCES



**ELLE N'AUROIT PAS DÛ
ET POURTANT...**

Frédéric Jacquet

Les infinies béances

© Frédéric Jacquet, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6849-0

Image : Istockphoto.com/

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« La moitié d'un ami,
c'est la moitié d'un traître »*

Victor Hugo

Préambule

Lille, octobre 2023

Treize ans, ça faisait déjà treize ans que Louisa avait accepté ce job de dame d'entretien au Musée d'Histoire Naturelle de Lille et comme pour tant d'autres choses, elle avait courbé le dos et s'y était habituée. Son mari l'avait quittée quelques années auparavant, oubliant ses promesses et par la même occasion ses deux enfants. Elle n'avait plus le choix. Elle devait bosser. Pour subvenir à leurs besoins. Pour garder une forme de dignité. Pour s'occuper l'esprit. Cette proposition du pôle emploi était tombée à pic. Elle était préposée au nettoyage, c'est vrai, mais dans un lieu atypique. Le Musée était un endroit unique, étrange, fascinant. Ses craintes initiales avaient rapidement fait place à une forme de fierté. Elle aimait son boulot, ses horaires décalés et appréciait par-dessus tout le plaisir d'être seule, plongée dans un lieu qui ne connaissait en journée que le brouhaha des milliers de visiteurs. Elle était la dame du silence et était persuadée que tous les *pensionnaires* du Musée, ses pensionnaires, ses amis, la reconnaissaient comme telle. Elle se sentait d'ailleurs bien souvent plus proche d'eux que de ses contemporains.

Parmi les quatre salles du Musée, la vitrine de tératologie était de loin sa préférée. Des animaux bizarres, déformés, qui ne ressemblaient à aucun autre. Des incongruités de la nature. Chaque soir, vers 22 heures, lorsqu'elle allumait l'éclairage de ce hall, elle avait le sentiment que tous les résidents l'attendaient impatiemment. Elle, au moins, les regardait avec un œil compatissant, pas comme tous ces visiteurs qui masquaient leur peur de la différence ou leur dégoût derrière des moqueries grossières et des rires indiscrets. Dans cette salle, elle était chez elle, tout simplement. Chaque soir, c'était le même rituel, le même chemin, le même silence brisé par le couinement des roues de son chariot ou le frottement de sa serpillère sur les sols carrelés du musée.

Ce soir du 02 octobre était cependant un soir un peu spécial. Madame Lovens, la directrice du Musée, avait particulièrement insisté pour que Louisa bichonne tous les recoins du Musée et spécialement la salle de tératologie car une nouvelle exposition attendait les visiteurs dès le lendemain, une exposition sur la plastination. Un thème qui faisait débat, tout le monde en parlait ! L'affluence était garantie. Louisa n'avait pas compris grand-chose aux propos de la directrice si ce n'est qu'une quinzaine de corps apparemment reconstitués allaient y être

exposés et qu'elle devait être particulièrement minutieuse. Comme si elle ne l'était pas d'habitude ! En ouvrant la grande porte menant à la salle, elle eut un frisson rien qu'en y pensant. Elle prit soin d'allumer tous les plafonniers, comme pour se rassurer. Elle n'en menait pas large et pour une fois, ne salua pas ses compagnons d'infortune. Il fallait en finir au plus vite. Comment pouvait-on prétendre faire de l'art avec des cadavres humains ?

Les quinze cadavres étaient bien là, positionnés au centre de la pièce et semblaient former une agora macabre. Le commissaire de l'exposition avait pris soin de mettre chaque « œuvre » en valeur avec un éclairage subtil qui donnait presque vie à ces pauvres âmes dépouillées. Durant trois jours, la salle avait été interdite au public mais aussi à tous les membres du personnel du Musée, Louisa y compris, afin de préparer au mieux ces différents tableaux. En s'approchant de ces nouveaux résidents, elle fut prise d'une tristesse immense. Ils semblaient l'implorer, quémandant une paix qu'un esprit forcément torturé leur avait refusée. Décidément, ce monde partait en vrille ! Elle s'adonna à sa tâche avec précaution comme le lui avait demandé Madame Lovens, évitant à tout prix de croiser le regard habité de ces « créatures ». Comble du cynisme ou du mauvais goût, elles représentaient chacune des fonctions d'autorité et le titre de l'exposition « L'Etat dans tous ses états » n'était pas usurpé : une institutrice, un général, une gynécologue, un maire, un juge, une ministre, un prêtre, un policier, une avocate, un philosophe... Louisa faisait danser sa serpillère en prenant bien soin de ne pas lever les yeux, elle voulait en finir au plus vite, rentrer chez elle et retrouver la candeur de ses deux petits garçons. Elle se surprit à espérer que l'exposition ne connaisse pas le succès attendu et ne soit pas prolongée. Trois semaines, c'était déjà bien assez !

Alors qu'elle en finissait avec la salle de tératologie, elle aperçut au pied de la « gynécologue » une forme bizarre. La première image qui lui vint était celle d'un vieux vase, percé de toutes parts, qui laissait filtrer la lumière du sol en silos et qui donnait à l'œuvre de chair une allure plus effrayante encore. Elle s'approcha à pas lents et constata qu'il ne s'agissait pas d'un vase comme elle l'avait cru mais bien d'un masque de terre cuite. La lumière s'échappait des béances laissées par la bouche et les yeux dessinés grossièrement. L'image d'un démon lui traversa l'esprit. Prise de panique, Louisa lâcha sa serpillère et prit ses jambes à son cou. Malgré l'heure tardive, Madame Lovens était certainement encore dans son bureau. Il fallait qu'elle voie ça...

Chapitre 1

Ferrières, septembre 1998

La découverte de l'EPS, l'Ecole des Professionnels de la Santé, avait été un choc à bien des égards pour Blanche Lernoix. Perdue au fin fond de la Province de Liège, au beau milieu d'une forêt dont les arbres semblaient dessiner l'imaginaire de celles et ceux qui la traversaient, l'EPS se méritait, au sens propre comme au sens figuré. Il fallait d'abord trouver son chemin vers l'institution, emprunter plusieurs routes secondaires qui serpentaient entre les chênes et les conifères avant d'arriver au cœur d'une clairière où trônait l'immense bâtiment, un ancien couvent réaménagé en une école privée dont la réputation d'excellence n'était plus à faire. Trois cents élèves y trimaient, triés sur le volet, choisis pour leur parcours scolaire hors norme, sélectionnés par une série de recruteurs. On ne choisissait pas de faire ses études à l'EPS, c'est l'EPS qui vous choisissait et en ce matin de septembre 1998, la fierté tout autant que l'appréhension battaient à tout rompre dans le cœur de Blanche. Elle touchait son rêve du bout des doigts. Depuis des années, elle travaillait sans relâche dans l'espoir d'être repérée et lorsqu'elle reçut, six mois avant son dix-huitième anniversaire, un courrier de la Directrice de l'EPS lui signalant qu'elle serait la bienvenue parmi eux si elle se destinait à des études de médecine, ce fut le plus beau jour de sa vie. Elle allait devenir médecin et pas n'importe quel médecin, une médecin diplômée de l'EPS, promise à une brillante carrière quelle que soit la spécialité qu'elle aurait à choisir. Qui plus est, si elle brillait lors de sa première année, ses parents n'auraient pas à déboursier le moindre euro pour financer la suite de sa scolarité. Via son Comité des anciens et des donations de nombreuses sociétés pharmaceutiques ou médicales, les études des élèves les plus brillants étaient intégralement financées par l'institution. Un soulagement pour elle qui venait d'une famille modeste même si ses parents auraient tout fait pour lui permettre de poursuivre son rêve, ce qu'elle savait.

Comme tous les élèves de première année, elle était accompagnée de son père et de sa mère en ce jour de rentrée. Derrière la lourde porte qu'un porche massif dominait, ils découvrirent une cour intérieure arborée qui desservait trois bâtiments abritant manifestement plusieurs salles de cours. Un chemin central les menait vers la porte d'entrée principale au-dessus de laquelle une citation latine ne laissait planer aucun doute sur l'ambition de l'institution : « Sic itur ad astra ». C'est ainsi qu'on s'élève vers les étoiles...

— Vous me semblez déjà avoir la tête dans les étoiles mademoiselle ?

Absorbée par la portée de cette citation, Blanche n'avait pas prêté attention à l'arrivée de Charline Froyen, directrice de l'EPS qui se chargeait de l'accueil des nouveaux étudiants. Elle se confondit en excuses sous le regard amusé de la directrice qui les fit entrer dans son bureau, elle et ses parents, pour les formalités d'usage. Au bout de quelques signatures et d'échanges de politesse, la directrice serra la main des parents de Blanche et les confia aux bons soins d'un professeur de l'établissement.

— Monsieur Bajar va vous montrer votre chambre et se charger d'une première visite rapide mais vous aurez tout le temps de découvrir votre école dans les jours qui viennent. Soyez la bienvenue parmi nous, Mademoiselle Lernoix, et n'oubliez pas que le mérite et le travail sont des vertus sans lesquelles votre séjour ici pourrait être de courte durée, ce que nous ne souhaitons ni vous ni moi je suppose ?

Le ton était donné et même si l'exigence était la compagne de route de Blanche depuis des années, elle ne put s'empêcher de frissonner. Elle allait devoir bosser sans relâche mais ça, elle le savait, et son ambition était à ce prix. Elle embrassa ses parents qu'elle ne reverrait plus avant fin décembre, tous les étudiants de l'EPS étant internes, et emboîta le pas de Monsieur Bajar jusqu'à un dortoir qui lui fit bien plus l'effet d'une caserne que d'une école. Les quarante chambres réservées aux élèves de première année étaient accessibles via un long couloir aux carrelages incertains. Chaque porte comportait une vitre teintée en sa partie supérieure, laissant filtrer la lumière et permettant surtout aux surveillants de vérifier si les heures de couvre-feu comme les heures de travail étaient respectées. Blanche occupait la chambre 12 et en ouvrant la porte, elle découvrit un espace certes réduit mais nettement plus accueillant que ce que le couloir laissait présager. Un lit, un évier, un petit bureau, une bibliothèque remplie des manuels scolaires nécessaires et une grande armoire composait ce qui allait être son refuge pour les prochains mois. Plus les années passaient, plus les logements gagnaient en confort. Elle le savait, elle était prête et elle fut heureuse de se retrouver seule dans sa chambre le temps de s'installer. Elle devait se rendre à 10 heures dans le grand réfectoire pour la présentation des professeurs. Il lui restait une heure. Amplement suffisant pour défaire sa valise et prendre possession du lieu.

La fenêtre de sa chambre donnait sur la forêt avoisinante. Une immense

couverture verte ondulait au gré du vent chaud qui balayait l'EPS en ces premiers jours de septembre. Elle s'étendait à perte de vue créant certes un sentiment d'isolement mais aussi un cadre propice au travail et aux apprentissages. Assise sur le rebord de son lit, Blanche fut saisie d'un sentiment de plénitude. Bien sûr, tout n'allait être que découvertes dans un premier temps. Ses professeurs, les salles de classes, les autres élèves... mais l'inconnu ne lui avait jamais fait peur et à cet instant, Blanche eut la confirmation de ce qu'elle avait toujours ressenti au plus profond d'elle-même : elle était faite pour l'EPS et l'EPS était faite pour elle. Il lui restait 45 minutes avant de rejoindre le réfectoire et alors qu'elle rangeait soigneusement ses vêtements dans l'armoire réservée à cet usage, deux petits coups secs sur la vitre de sa porte la firent sursauter. Elle l'ouvrit et découvrit la jeune fille qui lui faisait face, des cheveux noirs jais, un regard d'un bleu profond et une espièglerie qui se révélait dès le premier contact.

— Salut, je m'appelle Caroline. J'occupe la chambre d'à-côté, la 13. On va faire un tour, histoire de découvrir un peu ce qui nous attend ?

Blanche la regarda avec un étonnement mêlé d'intérêt. Caroline semblait être l'exact opposée de l'élève que Blanche s'attendait à rencontrer au sein de l'EPS. Désinvolte, aventureuse, audacieuse... Elle lui tendit la main machinalement ce qui fit sourire sa voisine de chambre.

— Eh bien dis donc, j'espère que tu es plus rigolote que tu n'y parais parce qu'entre les cours et les heures de boulot qu'on va devoir se coltiner, si en plus ma voisine de chambre me regarde comme une extra-terrestre, le temps va me sembler long...

Blanche se rendit compte du ridicule de la situation, s'excusa maladroitement et lui répondit :

— Salut Caroline, excuse-moi je suis un peu déboussolée par mon arrivée ici. Je m'appelle Blanche.

Ses parents l'avaient prévenue. Les premières amitiés qui naissent dans un environnement nouveau sont souvent les amitiés qui durent. L'inconnu nous fragilise et les rencontres initiales deviennent des repères qui marquent les souvenirs lorsqu'ils ne marquent pas la vie. Durant toute la première année, Blanche et Caroline ne se quittèrent plus.

Elles étudièrent ensemble, s'amusèrent ensemble, se remontèrent le moral

lorsque c'était nécessaire et réussirent brillamment leur première candidature, classées respectivement deuxième et sixième de leur promotion, ce qui leur garantissait la prise en charge financière de leur cursus. L'avenir s'annonçait radieux pour elles deux.